

1642-1886

1642



UR les bords du majestueux Saint-Laurent, semblable à une mer, près d'une magnifique prairie, où d'innombrables oiseaux voletaient en chantant parmi des arbres luxuriants, à l'ombre du Mont-Royal, débarquait, le 18 mai 1642, une petite troupe de Français, ayant à leur tête Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve.

Cette petite troupe était la recrue que les Associés de Montréal envoyaient à la Nouvelle-France, à l'endroit où devait être Ville-Marie, pour faire connaître et adorer Jésus-Christ dans un pays où jusques alors il avait été complètement ignoré. Melle. Mance, qui avait quitté la France avec la recrue pour se dévouer toute entière à l'œuvre de Montréal, se trouvait auprès de M. de Maisonneuve ainsi que le R. P. Vimont, jésuite, Mme. de la Pelterie et M. de Puiseaux.

M. de Maisonneuve, en touchant terre, se jette à genoux pour remercier Dieu et s'offrir à Lui ; ses compagnons l'imitent avec transport, et dans ce lieu, où n'avaient jusqu'alors retenti que les chants des oiseaux, ou les cris de guerre des sauvages, s'élèvent des psaumes et des hymnes à la gloire de Dieu.

Mais pour ces colons, à la foi robuste, à la piété intense, ces chants sacrés ne suffisent pas ; ils réclament le divin sacrifice.

C'était le matin ; on peut donc célébrer la sainte messe. Un autel est vite élevé. Melle. Mance et Mme. de la Pelterie sont chargées de le rendre le plus digne possible de l'auguste Victime. Elles s'acquittent de ce religieux office avec une joie inexprimable, remerciant avec transport le ciel qui les avait choisies pour orner de leurs mains le premier autel de cette colonie.

La décoration est d'un bon goût et d'un éclat extraordinaire dans ce lieu où tout manquait. On n'a pas d'huile pour alimenter la lampe du tabernacle, on la remplace par une petite fiole de verre blanc fin, et aussi par une sorte de petit lustre environné de réseaux, où on enferme des mouches luisantes qui donnent la nuit une clarté semblable à celle de plusieurs bougies.

L'autel est prêt ; tous ces hommes qui viennent de quitter leur patrie, leur famille, leurs affections les plus chères pour aller sur une terre lointaine gagner de nouvelles âmes à Jésus, s'agenouillent et chantent le *Veni Creator* que le R. P. Vimont vient d'entonner.

Puis commence la grand'messe, la première qui eut été célébrée encore en cette contrée. Combien furent sincères les sentiments de reconnaissance adressés à Dieu en ce moment ; combien furent ardentes les prières demandant le succès pour cette dangereuse entreprise ; combien parmi les colons—véritables héros inconnus—qui offrirent à Jésus leur vie pour la gloire de son Père ! Qu'on se reporte par la

pensée à cette scène grandiose ; qu'on se mette à la place de ces braves et on comprendra les sentiments pieux et les ardeurs d'apôtre dont ils devaient être embrasés.

Après l'évangile, le R. P. Vimont adresse une allocution dans laquelle nous relevons les paroles suivantes, véritable prophétie, que les événements si glorieux, arrivés dans la colonie jusqu'à nos jours, se sont amplement chargés de justifier :

“ Ce que vous voyez ici, messieurs, n'est qu'un grain de sénévé ; mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de foi et de religion, qu'il faut sans doute que le ciel ait de grands desseins, puisqu'il se sert de tels instruments pour son œuvre ; oui, je ne doute nullement que ce petit grain ne produise un grand arbre, qu'il ne fasse un jour des progrès merveilleux, ne se multiplie et ne s'étende de toute part.”

Ce qui voulait dire, ajoute M. Dollier de Casson dans son manuscrit si précieux pour les commencements de Montréal : “ Le ciel ne commence présentement son ouvrage que par une quarantaine d'hommes ; sachez qu'il a bien d'autres desseins. Vos cœurs ne peuvent suffire pour recevoir les louanges qu'il prétend recevoir dans ce lieu ; mais il les multipliera en remplissant de peuples toute l'étendue de ces contrées dont nous prenons possession de sa part en lui offrant le divin sacrifice.”

La sainte messe terminée, le très saint Sacrement est placé avec grand honneur sur l'autel où il demeure exposé toute la journée. Toute cette journée d'ailleurs est employée à des exercices de dévotion, à des actions de grâces, et à chanter des psaumes et des hymnes en l'honneur de la personne adorable du Sauveur, présente dans l'Eucharistie.

En agissant ainsi les colons veulent montrer à la postérité que Dieu n'a établi cette colonie que pour y recevoir des sacrifices et des hommages ; qu'eux et les Associés de Montréal n'ont employé leurs temps, leurs soins et tout leur crédit que pour ce pieux dessein.

C'est comme la prise de possession par Jésus exposé sur l'autel, de cette ville qui va s'élever et dont les Associés ne veulent la fondation que pour la seule gloire de Dieu. Les honneurs que, dans cette première journée, les colons rendent au Sauveur ne sont que les prémices des honneurs et des adorations qui depuis lors Lui ont été rendus dans ce pays.

Le 18 mai 1642, le très saint Sacrement est exposé pour la première fois à Montréal ; depuis ce jour mémorable, il n'a cessé d'y reposer et d'y être vénéré.

\* \*

1886

Deux cent quarante-quatre ans sont à peine écoulés, et en ce lieu où la première messe fut célébrée sur un autel improvisé, en plein air, et devant quelques Français seulement, qui viennent de débarquer, s'élèvent aujourd'hui des asiles, des hospices, des couvents, des monastères, des chapelles, des églises, vingt paroisses ; la croix, qui sauva le monde, brille en haut de cette multitude d'édifices religieux, prouvant d'une manière irréfutable que cette ville appartient